

## **COMMUNION SUR TOILE**

A mes yeux, ma mère avait toujours été auréolée d'un certain mystère. Une partie d'elle m'a toujours paru insaisissable, peut-être à cause de la retenue dont elle ne se départait jamais, peut-être à cause de sa beauté. Et puis, jamais un cri, jamais un rire franc mais une joie toute timide, un visage d'ange et des mots aussi rares que précieux. Et, les rares fois où elle me serrait contre elle, j'avais peur de casser son corps gracile.

Je n'ai jamais vu ma mère habillée autrement qu'en blanc. Dans notre coin reculé de campagne, elle était surnommée la dame blanche. Les gens n'osaient pas lui parler. Face à elle, ils empruntaient toujours une attitude gênée. Peut-être parce que dans ses yeux bleus se reflétait l'éclat d'un monde qui leur était étranger et les intimidait.

Je n'ai jamais compris qu'une femme aussi élégante et racée ait accepté de venir s'enterrer dans cette campagne sudiste perdue au milieu des oliviers écrasés de soleil. Ma mère était faite pour les thés de l'après-midi dans les salons mondains, les bals dans les hôtels particuliers ; pas pour la récolte des olives et les fêtes de villages. Pourtant, elle avait épousé mon père un dimanche d'août, au milieu des moissons. La raison pour laquelle cette femme si magnifique avait consenti à ce mariage et ce qu'il avait à lui offrir restaient impénétrables pour le petit garçon que j'étais. Je crois que je n'ai jamais vu mes parents heureux. Je n'ai appris que bien des années plus tard, une fois devenu adulte, ses fiançailles rompues avec le fils d'un riche industriel parisien. La double vie qu'il menait. Le scandale qui avait éclaboussé ma mère et la honte qui l'avait obligée à accepter un mariage arrangé avec mon père. L'éloignement de Paris la protégerait des mauvaises langues et puis une vie saine à la campagne ne pouvait que lui être bénéfique, elle qui souffrait déjà des bronches. Toutefois, elle n'avait jamais pu oublier son premier amour et l'ombre de la mélancolie ne l'avait plus quittée.

Cette année-là, ma mère avait décidé de me faire partager pour la première fois ses escapades champêtres. Je comprenais qu'elle avait enseveli ses rêves et ne s'autorisait plus à goûter au bonheur, excepté lors de ces promenades de fin d'après-midi d'été. Nous partagions alors un silence privilégié dont nous ne parlions jamais mais je savais qu'ils représentaient pour elle une bouffée d'oxygène, parenthèse de nature et de légèreté dans un quotidien austère sans fioritures.

Même pour ces promenades, elle s'habillait avec élégance : longue robe immaculée, châle de voile blanc et ombrelle blanche pour préserver son teint pâle. Un chignon sage emprisonnait sa longue chevelure auburn. On l'aurait dit tout droit sortie d'un tableau impressionniste monochrome. Je ne me lassais pas de la regarder, sa silhouette harmonieuse se découpant dans le bleu du ciel, son ombre caressant le vert des hautes herbes. On aurait pu penser à une apparition à la voir ainsi au milieu de cette nature brute abritant des épis de blé dansant dans le vent.

Quelques nuages, assortis à sa robe, traversaient le ciel en prenant des formes parfois bizarres et je m'adonnais alors à une paraléidolie qui m'entraînait bien au-delà de ces champs indomptés.

Ma mère m'habillait de ma tenue du dimanche pour chacune de ses sorties. Afin de ne pas la salir, je ne jouais pas, ne courais pas. Je ne criais pas non plus, pour ne pas briser la magie de cette communion d'une mère et de son fils au milieu d'un champ de blé. Je n'osais même pas glisser ma main dans la sienne, ne voulant pas risquer de rompre ces moments hors du temps. Je me repaissais simplement de la vision de ma mère, si belle qu'elle en était presque irréaliste, et du bonheur de partager avec elle ces instants suspendus. Je pressentais qu'ils ne dureraient pas. La beauté est éphémère et le bonheur fugace. L'hiver venu, les champs faneraient et ma mère perdrait peu à peu son éclat.

Nos promenades bucoliques ont cessé l'année de mes 10 ans. La santé de ma mère, devenue trop fragile, ne lui permettait plus de quitter son grand lit aux draps blancs.

Il ne me reste d'elle que le souvenir d'une dame blanche magnifique au milieu des herbes folles et de son ombrelle qui la protège du soleil cuisant d'août. J'ai grandi dans son absence et rien ni personne n'a pu combler ce manque. Je sais que j'aurai toujours froid au milieu d'un champ de blés et que les femmes vêtues de blanc m'arracheront quelques larmes.

Je n'ai jamais été doué pour trouver les mots et encore moins pour les coucher sur le papier afin d'exprimer mes sentiments. Alors, un jour, pour rendre hommage à cette mère trop tôt disparue et que j'ai tant aimée, j'ai déposé ce souvenir bucolique au bout de mon pinceau pour le rendre éternel.

Comme de petites larmes de couleurs posées délicatement sur la toile. Une ultime touche de lumière reflétant mon amour.

